

Vanessa Brassier

La mère inoubliable *

La mère est-elle inoubliable ? En tout cas, l'engouement qu'elle suscite dans le champ culturel est toujours d'actualité si l'on en juge, par exemple, par la profusion des romans de la rentrée littéraire de 2025 qui, dans des récits souvent intimes, explorent le thème maternel sous divers angles : transmission entre les générations, non-dits familiaux, violence des relations, deuil, etc. ¹. Dans le même temps, les statistiques révèlent une chute spectaculaire de la natalité ² en France, passée l'année dernière sous le taux de la mortalité, phénomène inédit depuis plus d'un siècle : les femmes ne voudraient-elles plus être mères ³ ?

Dans le champ de la psychanalyse, notre titre suscite d'emblée quelques questions simples. D'abord, de quelle mère parle-t-on, quand celle du fantasme n'est pas celle de la réalité, qu'on ne saurait pourtant ignorer ? De la mère, qu'est-ce qui ne peut s'oublier et continue d'insister, souvent douloureusement ? Autrement dit, quels sont les effets subjectifs et symptomatiques de ces traces ineffaçables laissées par la mère ? Enfin, l'analyse serait-elle, spécialement pour une femme en proie au ravage, un espace temporel dédié à l'oubli de la mère – un oubli salutaire après l'épuisement des souvenirs, teintés de rancœur ou de nostalgie ?

*  Ce texte a servi de support à deux conférences, prononcées à Pau le 7 février 2026, sur l'invitation de Florence Carde (élue-déléguée du pôle 8), puis à Bordeaux le 14 mars 2026, sur l'invitation d'Isabelle Geneste (pôle 13).

1.  Quelques exemples : *Tant mieux* (Amélie Nothomb), *Camille Emonet* (Catherine Millet), *Kolkhoze* (Emmanuel Carrère), *La Maison vide* (Laurent Mauvignier), *L'Albatros* (Raphaël Enthoven), *Maman* (Régis Jauffret), *La Bonne Mère* (Mathilda di Matteo), *Une drôle de peine* (Justine Lévy).

2.  Le taux de fécondité en France en 2025, 1,56 enfant/femme, n'a jamais été aussi bas depuis 1918.

3.  C. Carrard, « La vie de couple ? Non merci », *Courrier international*, n° 1832, 10 décembre 2025.

Pour aborder la question, je commencerai par évoquer brièvement la place qu'occupe la mère dans l'histoire de la psychanalyse, avant de me centrer sur celle qu'elle occupe dans la vie d'un sujet, spécialement d'une fille, d'une femme.

J'ai fait l'hypothèse que l'inoubliable du maternel produit souvent chez la femme un effet de ravage, dont j'ai développé la notion dans mon livre ⁴ : c'est l'inoubliable de *das Ding*, la Chose maternelle, ce paradis perdu de l'amour fusionnel doublé de son revers infernal, la haine ; l'inoubliable d'une figure en excès, trop présente ou trop absente, jamais là ni où il faut ni au bon moment ; en somme, l'inoubliable de la mère, structurellement traumatique, qui laisse son empreinte indélébile, qu'elle soit de douleur, de manque, d'amour, de jouissance. Celle qui, pour une fille, ne cesse d'incarner l'Autre à qui s'adresse une demande impossible à combler : attente de « subsistance », disait Lacan, qui fait le ravage. Ici, notre fameuse métaphore paternelle censée favoriser une forme d'oubli de la mère ne serait peut-être pas tout à fait opérante.

Lors d'une conférence aux États-Unis, en 1975, Lacan disait : « C'est l'un des mystères de la psychanalyse que le petit garçon soit immédiatement attiré par la mère, tandis que la petite fille est dans un état de reproche, de dysharmonie avec elle. J'ai assez d'expérience analytique pour savoir combien la relation mère/fille peut être ravageante. Si Freud choisit d'accentuer cela, de bâtir une construction là autour, ce n'est pas pour rien ⁵. » Trois ans plus tôt, dans « L'étourdit », Lacan avait déjà pointé « le fait du ravage qu'est chez une femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble attendre plus de *subsistance/substance* que de son père, ce qui ne va pas avec lui étant second dans ce ravage ».

On connaît ces propos. Que disent-ils ? Le ravage du rapport à la mère pour une femme s'avère un fait d'expérience, que Lacan déduit de sa longue pratique et que nous, analystes, ne pouvons pas ne pas constater à sa suite. Ce fait clinique, je l'entends ici comme fait de structure pour une femme, au-delà du ratage contingent de la relation à sa mère. Et l'on note la secondarité du père dans ce ravage. Pour autant, ce fait avéré resterait l'un des « mystères » de la psychanalyse : échouerait-on, depuis Freud, à éclairer ce point aveugle de la théorie ? Est-ce aussi, par conséquent, un mystère dans la pratique elle-même, un point d'impasse dans les cures, quelque chose qui résisterait à son dévoilement ou dénouement dans l'analyse ?

4.  V. Brassier, *Le Ravage du lien maternel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études psychanalytiques », 2013.

5.  J. Lacan, « Yale University, Kanzer Seminar », *Scilicet*, n° 6, Paris, Le Seuil, 1976, p. 14.

Chez Freud, le modèle paternel œdipien est resté dominant jusqu'à la fin (cf. *Moïse et le monothéisme*) malgré son intérêt tardif pour la mère originaire, spécialement dans la psyché de la petite fille. Plus ou moins effacée derrière la figure du père, la mère après Freud va s'imposer progressivement dans la théorie comme dans la pratique, spécialement à la faveur des débats sur la sexualité féminine et de la critique du phallocentrisme freudien, initiée par Jones. Ainsi, la psychanalyse s'est trouvée bouleversée dans les années 1930 par un décentrement majeur, inauguré par les kleinien, de la référence paternelle freudienne à la référence maternelle : le développement psychique et la structuration identitaire du sujet trouvent désormais leur explication causale dans la relation précoce à la mère. Cette focalisation inédite sur la figure maternelle s'éclaire en partie par le contexte historique et l'avancée des recherches : après Freud, la psychanalyse connut une expansion dans deux champs peu explorés jusqu'alors, la clinique des enfants et celle des psychoses. En témoignent les travaux de Melanie Klein et d'Anna Freud, l'intérêt de Winnicott pour l'environnement du nourrisson et les effets d'un bon ou mauvais maternage, ou encore l'accent mis par Françoise Dolto et Maud Mannoni sur les ratages du désir maternel chez les enfants psychotiques.

Mais cette maternalisation de la psychanalyse s'est parfois fourvoyée en rabattant le lien mère-enfant sur une relation purement duelle, dans un certain oubli de la fonction du père comme instance médiatrice – ce que Lacan ne cessera de dénoncer. Avec son retour à Freud, il s'est évertué au contraire à « dématernaliser » la psychanalyse, en réhabilitant le père en sa fonction tierce, symbolique et, plus tard, en sa fonction de nouage dans la clinique borroméenne.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Il me semble, à tort ou à raison, que chez les psychanalystes lacaniens, orientés par la boussole du Nom-du-Père, le champ du maternel et spécialement de la relation mère-fille peut paraître un peu suspect, quand la réduction psychologisante à l'imaginaire de la mauvaise mère est l'écueil où il est en effet si facile de glisser. En tout cas, il me semble que ce thème reste souvent en marge de nos orientations de travail.

Je note ici la parution récente du livre de Joel Whitebook ⁶, psychanalyste et philosophe américain qui, dans une nouvelle biographie de Freud, fait de la figure maternelle la grande oubliée de la psychanalyse freudienne, pointant ce qu'il nomme « l'absence de la mère » dans la vie et les théories de l'inventeur de la psychanalyse. Cette élation, effet selon lui

6.  J. Whitebook, *Sigmund Freud, Une biographie intellectuelle*, (2017), Paris, Éditions d'Ithaque, 2025.

des traumatismes précoces du lien de Freud à sa mère et à ses substituts, aurait eu une incidence décisive sur ses élaborations théoriques, d'où l'auteur déduit les limites de sa pratique, spécialement avec les femmes.

Notre théorie et notre pratique actuelles porteraient-elles la marque de ce refoulement premier – de cet oubli freudien de la mère ? Tout autre semble la perspective de Lacan qui qualifiait de « péché originel ⁷ » de l'analyse, non pas l'effacement de la mère, mais le rapport inanalysé de Freud à la figure paternelle. L'oubli de la mère ou le maintien de la toute-puissance du père, voilà deux façons de voir le « point aveugle » de Freud, qui ne sont d'ailleurs pas forcément incompatibles.

D'autres critiques, avant Whitebook, venues principalement des pays anglo-saxons, avaient déjà dénoncé cet oubli, soulignant notamment que la figure maternelle se trouve presque éliée des *Cinq psychanalyses* – qui restent aujourd'hui pour nous une référence essentielle. S'il l'on s'en tient, à titre d'exemple, au cas de Dora, l'importance méconnue de la mère dans son analyse a été pointée, il y a déjà quelques décennies, par nombre de psychanalystes et historiens américains dans divers ouvrages, dont le psychanalyste canadien Patrick Mahony ⁸ a fait la synthèse dans un livre traduit en français sous le titre *Dora s'en va*, en 1996. Lacan lui-même avait relevé cet oubli dans le cas Dora : « On ne parle absolument pas de la mère. Vous avez peut-être remarqué qu'elle est complètement absente du cas ⁹. »

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

Freud aurait trouvé dans les mythes du père mort, inoubliable pour cette raison même, la régulation de son désir et l'orientation de son écoute des femmes, laissant intacte la question « que veut une femme ? ».

8.  Malheureusement plus dans le but d'y dénoncer les hypothèses patriarcales, l'aveuglement de Freud et la « brutalité » de ses interprétations que pour faire de ce cas une lecture constructive. Freud est littéralement accusé de « maltraitance » vis-à-vis de Dora. P. Mahony, *Freud's Dora, A Psychoanalytic, Historical and Textual Study*, Yale University Press, 1996. L'ouvrage a été traduit par Aline Weill sous le titre *Dora s'en va, Violence dans la psychanalyse*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001.

Patrick Mahony est historien, psychanalyste, didacticien, membre de la Société canadienne de psychanalyse et professeur à l'université de Montréal. Le principal intérêt de son ouvrage selon nous réside d'une part dans le fait qu'il resitue précisément Dora dans son contexte historique et sociologique, et de l'autre qu'il pointe l'importance de la mère de Dora en se référant aux auteurs américains qui s'y sont intéressés : « Slipp, Meissner et divers chercheurs féministes ont été sensibles à la mère toute-puissante idéalisée dans la psychodynamique de Dora » (*ibid.*, p. 86, note) ; ou encore « Moscowitz (1968) et Lewin (1973) qui ont mis l'accent sur l'identification masculine de Dora et son désir sexuel pour sa mère » (p. 123, note).

9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998.

Freud aurait-il fait l'impasse sur la question maternelle ? Ces travaux tardifs sur la féminité, qui font de la mère le centre de gravité de la vie d'une femme, semblent prouver le contraire. En effet, dans les dernières années de sa pratique, et grâce aux travaux de ses disciples, spécialement des femmes¹⁰, Freud décèle l'importance jusqu'alors insoupçonnée de la relation primitive entre la petite fille et sa mère, au point de revenir sur sa thèse de l'universalité de l'Œdipe en déclassant le père, ce à quoi le constat de Lacan sur le ravage fera écho. C'est une révolution : le complexe œdipien jusqu'alors décisif pour expliquer la construction psychique de tout sujet n'est plus considéré chez les femmes comme le noyau des névroses ni comme l'origine des symptômes. Ces derniers plongeraient désormais leurs racines pulsionnelles dans la phase dite précœdipienne, à l'origine de « toutes les fixations et tous les refoulements¹¹ ». De ce virage théorique majeur, on ne peut ignorer la portée clinique : l'interprétation œdipienne n'est plus le seul accès à la jouissance d'une femme.

Rappelons ici le chemin parcouru par Freud en une quarantaine d'années : au tout début de ses recherches, dans les années 1895, il croit en la séduction réelle par le père, qui expliquerait l'étiologie des psychonévroses, notamment celle des hystériques qui peuplent son cabinet. L'abandon de sa *Neurotica* au profit de la réalité psychique du fantasme est certes une avancée majeure, où la part de l'inconscient s'impose, mais ne change guère la donne au fond : les acteurs sont les mêmes, l'histoire est identique et procure la même jouissance délicieusement honteuse. Dans son fantasme, en effet, l'hystérique noue son lien au désir de l'Autre dans une scène où la séduction reste imputée au père.

Ce n'est que bien plus tard, dans ses observations sur la sexualité féminine, que Freud se dira « frappé » de découvrir, derrière cette fixation des femmes à leur père, « un lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné ». C'est ainsi qu'au début des années 1930, il revisite les fantasmes de séduction œdipiens, dont la cause sera désormais attribuée à la mère : « Si dans les fantasmes des années ultérieures, le père apparaît régulièrement comme le séducteur sexuel, la responsabilité en revient, selon moi, à la mère qui ne peut éviter d'ouvrir la phase phallique de l'enfant. Avec le fait de se détourner de la mère, l'entrée dans la vie sexuelle a été aussi inscrite au compte du père¹². » Le père n'est plus ici qu'un paravent, qui

10.  Parmi elles, Jeanne Lampl-de Groot, Ruth Mack Brunswick, Helen Deutsch. Cf. les articles réunis par Marie-Christine Hamon et parus dans le recueil *Féminité mascarade, Études psychanalytiques*, Paris, Le Seuil, 1994.

11.  S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La Vie sexuelle*, Paris, Puf, 1997, p. 139-155.

12.  *Ibid.*, p. 150.

dissimule plus ou moins bien la fixation maternelle, dont il ne fait qu'hériter. Le changement d'objet de la mère au père qui, selon Freud, conditionne pour la fille son accès à la féminité n'est d'ailleurs que partiel, bancal : la mère ne peut s'oublier en l'homme qui lui succède, père puis mari. D'autant que, plus ou moins innocemment, c'est elle, la mère, qui a initié à la jouissance le corps de l'enfant. Aussi ce fantasme plus archaïque où la mère apparaît comme séductrice originaire s'enracine-t-il dans la réalité d'une séduction véritable, celle des premiers soins corporels. À la faveur de ses recherches sur la sexualité de la femme, Freud en revient donc à son point de départ : celui de la séduction réelle, mais par la mère. Ici, le fantasme princeps de la fille qui met en jeu la mère « touche le sol de la réalité ¹³ », comme il le dit, celle d'un corps à corps où surgit l'activité pulsionnelle du bébé dans ses premières expériences de jouissance.

Dans ce premier lien de dépendance à la mère, une relation dite exclusive et sans issue, Freud situera aussi le « germe de la paranoïa ultérieure de la femme ¹⁴ » (l'angoisse d'être tuée, dévorée par la mère) et, sur le versant de l'amour, l'angoisse de perdre l'autre, d'être abandonnée – version féminine, plus archaïque ¹⁵, de l'angoisse de castration, dont les liens amoureux ultérieurs porteront le sceau et qui confère à l'amour féminin sa tonalité si souvent inquiète.

Entre mère et fille, la séparation psychique semble donc étrangement impossible ; un impossible oublié qui invaliderait en partie la métaphore paternelle, échouant ici à faire coupure. Ce premier lien garderait en effet dans la vie d'une femme une consistance réelle, indissoluble et douloureuse – indice de ce « complexe maternel excessivement fort ¹⁶ ». Cette expression, qui connote à merveille l'inoubliable maternel, apparaît sous la plume de Freud en 1915, soit bien avant ses découvertes sur la sexualité féminine, dans son analyse d'un « Cas de paranoïa en contradiction avec la

13.  S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard édition de poche, 1940, p. 158. « J'appris ainsi que les symptômes hystériques découlaient non de faits réels, mais de fantasmes. Plus tard seulement, je me rendis compte que ce fantasme de séduction par le père était, chez la femme, l'expression du complexe d'Œdipe typique. Dans l'histoire précédente de la fillette on retrouve aussi ce fantasme de séduction, mais c'est alors la mère qui est la séductrice. »

14.  *Ibid.*, p. 141.

15.  S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Puf, 1926.

Élaborant sa nouvelle théorie de l'angoisse, Freud revoit alors sa position, distinguant l'angoisse féminine de la masculine ; le point d'angoisse de la fille serait d'origine pré-castrative, logé dans le lien à la mère.

16.  S. Freud, « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie », (1915), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 2010, p. 214.

théorie ¹⁷ » qui s'avère pour nous spécialement instructif. Y sont en effet illustrés des thèmes qui nous concernent ici tout spécialement : la fixation à la mère, sa fonction de partenaire-ravage, le déclenchement psychotique chez la fille au moment de la rencontre sexuelle avec un homme et la formation du délire comme solution trouvée pour se protéger de l'homme et revenir dans l'orbe maternel.

Si Freud n'évacue pas la mère, loin de là, il se trouve néanmoins plongé dans un certain embarras quand il s'agit d'en réviser son interprétation tout œdipienne dans les cures des femmes : selon lui, l'inoubliable maternel aux accents si ravageants trouve sa raison dernière, on le sait, dans le manque phallique qui condamne les filles, les femmes à une blessure narcissique inguérissable, à l'envie, la jalousie, la rancœur insurmontable contre leur mère qui les a si mal dotées, et, comble de l'infortune, à un désespoir infini que même l'analyse ne pourrait entamer. Ainsi, dans son article testamentaire de 1937, « Analyse avec fin et analyse sans fin », Freud déplore-t-il que les femmes en analyse, spécialement les hystériques, tombent dans des « accès de dépression grave née de la certitude intérieure que la cure analytique ne servira à rien et qu'aucune aide ne peut être apportée à la malade ¹⁸ ». Et il ajoute qu'on ne leur donnera pas tort puisque le désir d'obtenir un pénis est le motif le plus fort qui les a poussées à faire une analyse – propos d'un phallocentrisme daté qui feraient bondir les féministes d'aujourd'hui, plus encore qu'hier peut-être... Que resterait-il d'ailleurs de l'œuvre freudienne une fois passée au crible d'une lecture *woke* ? Cela dit, dans l'analyse des femmes et du lien à leur mère, les limites de Freud sont certaines, ce que lui-même reconnaîtra. Le ravage maternel s'y trouve réduit au *Penisneid* dont la fille rend sa mère responsable et qui alimente à son égard une haine inextinguible, contre laquelle l'analyse ne pourrait rien.

Avec Lacan, la question se complexifie avec ce qu'il nomme de façon si équivoque « désir de la mère », où les sens subjectif et objectif du génitif s'entremêlent. Dans la théorie freudienne, la subjectivité de la mère restait plutôt dans l'ombre au profit de son existence comme objet : objet d'amour, de désir, de haine, objet inoubliable dont la fille gardera toute sa vie l'empreinte passionnée, *hainamorée*, car pour elle les « restes » du lien précœdipien maternel continuent d'insister.

Lacan va déplacer l'accent de cet objet d'un désir interdit qu'incarne la mère freudienne au désir de la mère comme sujet, qui comprend l'au-delà de

17. ↑ *Ibid.*

18. ↑ S. Freud, « Analyse avec fin, analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, Puf, 1985, p. 267-268.

sa jouissance, comme mère et comme femme : « Jouir de la mère est interdit, dit-on, mais c'est ne pas aller assez loin. Ce qui a des conséquences, c'est que le jouir-de-la-mère est interdit ¹⁹. » *Jouir de la mère est interdit, dit-on* : c'est Freud qui le dit. Mais au-delà, le *jouir-de-la-mère* est interdit : la mère lacanienne est sujet d'une jouissance spécifique, énigmatique, logée en $S(A)$.

Voilà l'occasion de revenir sur la formule de la métaphore paternelle qui, par la grâce du signifiant du Nom-du-Père, prétend résoudre l'énigme du désir de la mère en lui conférant sa signification phallique. Dans l'idéal, cette opération permet à l'enfant non pas d'effacer, d'oublier la mère, mais de la civiliser pour pouvoir s'en séparer et exister comme sujet. Or, cette substitution de signifiants (NP sur DM) s'inscrit dans une logique phallique : le désir de la mère, comme fonction symbolique, y indexe le désir phallique de la femme, divisée entre son être mère – qui fait de l'enfant son objet phallicisé – et son être femme – qui vise un ailleurs, spécialement l'homme, le père détenteur du phallus. L'enfant et l'homme, entre autres, font donc fonction de substituts phalliques voués à répondre au manque féminin. Bien sûr, la façon dont la mère résout la question de son manque, la place où elle loge son enfant marqueront le destin de ce dernier. Mais ce n'est pas tout, car la signification phallique de la métaphore ne résorbe qu'une part du désir de la mère, sa part phallique, et laisse hors sens la dimension réelle de sa jouissance. Dès 1958, dans ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », Lacan notait d'ailleurs qu'il convient « d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme, notamment tout le courant de l'instinct maternel ²⁰ ».

Les termes d'« instinct » et de « pulsionnel » dénotent ici, me semble-t-il, tout ce qui excède le désir de la mère inscrit dans la métaphore, à savoir la jouissance que, plus tard, Lacan dira Autre – jouissance du corps à laquelle une femme a spécialement accès, dans la sexualité, mais aussi dans l'épreuve corporelle de la maternité : grossesse, accouchement, allaitement, etc. Qu'une femme enfante la dispose en effet à éprouver le réel indicible de son corps jouissant. Ainsi, au-delà de l'objet fantasmatique de son désir, l'enfant incarne aussi pour une femme son objet réel, morceau détaché de son corps qui peut venir présentifier pour elle cette jouissance hors sens. En effet, pour chaque femme, à des degrés divers, de façon singulière,

19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 150.

20.  J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 730.

l'expérience de la maternité relève-t-elle sans doute de l'inoubliable – et cela nous semble toujours suspect si ce n'est pas le cas.

Or, si garçon et fille sont tous deux confrontés à la Chose maternelle, à sa jouissance énigmatique et affolante, la fille le sera différemment : déjà à cause du corps dont elle hérite, voué comme celui de sa mère à l'étrangeté de cette jouissance Autre dont elle aussi fera l'épreuve, comme femme. Quant à la mère, elle n'accueillera pas l'enfant de la même façon, selon son sexe : qu'elle le veuille ou non, il y a pour elle dans le rapport à son enfant fille un effet de redoublement. La petite fille incarne pour sa mère sa propre étrangeté, cette part d'elle-même qui échappe au signifiant. Lacan parlait de la *Verwerfung* de la femme pour épingler ce qui manque à définir son être, ou encore de « l'insubstance féminine ²¹ » pour nommer le défaut de symbolisation propre à la jouissance Autre. En ce point de manque, une fille, une femme attend de sa mère une « subsistance », sous le double versant de l'amour et du savoir : demande insatiable d'un amour absolu qui viendrait l'identifier là où elle manque d'être, et demande d'obtenir un savoir sur La femme, impossible à transmettre car n'existant pas. Entre mère et fille, l'identité de leurs corps assujettis à cette jouissance folle, les enjeux imaginaires et narcissiques qui en découlent, les demandes d'amour insouvenables et les hostilités partagées donnent sans doute consistance à un lien spécialement difficile à dénouer d'autant plus qu'il tend à se perpétuer à travers les générations de femmes – ce qu'on entend si souvent dans les cures : tel trait symptomatique de la mère que la fille reprend à son compte, auquel elle s'identifie, tel mode de relation qu'elle reproduira malgré elle, dans son lien à sa propre fille, etc.

L'inoubliable connote ainsi une forme de deuil impossible, quand la mère n'a pu se constituer comme objet de la perte, ce que Dominique Guyomard nomme « mélancolisation ²² » du lien maternel et dont elle repère les effets de ravage dans la vie d'une femme. Ici, le « sevrage » du maternel comme perte de jouissance nécessaire à la constitution de l'objet-mère n'aurait pas eu lieu. Elle détecte les effets cliniques de cette mélancolisation en particulier dans les addictions et les effondrements dépressifs provoqués par les ruptures amoureuses. La question de la non-séparation psychique voire physique d'avec la mère est ici en jeu – ce que Freud désignait comme les « restes » du lien maternel, susceptibles de parasiter la vie d'une femme. Un reste qui concerne donc moins l'objet perdu que l'impossible perte, reste innommable, inoubliable de la Chose maternelle et de sa jouissance.

21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2025, p. 188.

22.  D. Guyomard, *L'Effet-mère, L'Entre mère et fille. Du lien à la relation*, Paris, Puf, 2009.

À ce titre, l'analyse serait-elle, spécialement pour une femme, le lieu et le temps de l'oubli de la mère – un espace possible d'apaisement du ravage ?

Ici se greffe la question du sexe de l'analyste – qui croise celle de son désir, voire de son contre-transfert. Souvenons-nous, Freud reconnaissait son incapacité à accueillir le transfert maternel dans les cures : « Je *n'aime pas* être la mère dans le transfert. Cela me surprend et m'offense toujours un peu, je me sens si masculin ²³ », aurait-il écrit à Hilda Doolittle. Et il attribuait l'échec de ses cures à l'impasse du transfert sur la figure paternelle qu'il incarnait : ses patientes auraient conservé avec lui « ce même lien au père dans lequel elles s'étaient réfugiées », alors que ses collègues femmes à qui, en plein désarroi, il confiait ses patientes, bénéficiaient du « transfert sur un substitut de mère approprié ²⁴ ». Lacan interprétera cette impasse comme un effet de ses préjugés œdipiens – soit de son contre-transfert, résidu de son lien inanalysé au père qui le figeait dans une position de maître.

Les femmes analystes seraient-elles, de structure, plus aptes à traiter la question maternelle ? Lacan dira plus d'une fois que les analystes femmes sont meilleures que les hommes, « les pires à l'occasion ²⁵ » ajoutera-t-il. Pourquoi ces superlatifs ? Elles auraient, comme femmes, un accès plus direct au réel, se déplaceraient plus aisément dans leur contre-transfert, comprendraient mieux l'inconscient et seraient beaucoup plus actives.

Est-ce un avantage ou un inconvénient concernant l'abord du point maternel ravageant pour une femme ? J'ai fait l'hypothèse, lors de la Convention européenne à Venise en juillet 2025, que la question maternelle s'actualiserait différemment avec une femme analyste, pouvant provoquer notamment des effets d'*hainamoration* plus violents dans le transfert. Arrêt brutal de la cure si le lien analytique prend consistance de ravage ou, au contraire, éternisation de la demande transférentielle si l'attente d'une subsistance, d'amour et de savoir, ne parvient pas à s'épuiser. À l'inverse, les

23. ↑ Cité par Conrad Stein, *Les Érinyes d'une mère*, Quimper, Calligrammes, 1987, p. 17. Renvoi est fait à Hilda Doolittle : H. Doolittle, *Visage de Freud*, Paris, Denoël, 1977 (lettres de Sigmund Freud à Hilda Doolittle, romancière et poétesse qui fit une analyse chez lui en 1933).

24. ↑ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », art. cit., p. 140.

Dans un article de 1927, Jeanne Lampl-de Groot rend compte du cas d'une femme qu'elle soumet à une deuxième tranche d'analyse après que la cure a tourné court avec un analyste homme : « Avec un analyste homme, il est peut-être plus difficile de laisser cette période [de la relation précoce à la mère] venir au jour [...] un traitement dans ces conditions peut fort bien ne jamais dépasser l'analyse de la position œdipienne positive » (« Histoire du développement de l'Œdipe féminin », dans *Féminité mascarade*, op. cit.).

25. ↑ J. Lacan, séminaire du 24 janvier 1980. Voir J. Lacan, « Dissolution », dans *Aux confins du Séminaire*, Paris, Navarin, 2021, p. 51.

femmes analystes auraient-elles, de structure, une écoute plus facilement réceptive à la problématique maternelle et ses effets de ravage ?

On peut supposer en tout cas que l'analyste femme ne pourra mener ses cures qu'aussi loin qu'elle-même aura été dans l'abord de cette question qui l'aura intimement concernée. Pour ma part, j'y ai affaire, comme analyste, d'une façon nécessairement élective au regard de mon parcours : mes publications sur le sujet, accessibles à tous, ou mon profil Doctolib qui les spécifie, ont pu attirer à mon cabinet quelques femmes, m'imputant plus ou moins consciemment un savoir d'experte sur la question, avec l'attente expresse de résoudre leur ravage – d'où l'inévitable déception... Sans compter les adresses de la part de collègues qui pensent à moi pour certains cas féminins et le bouche à oreille entre patientes. Bref, beaucoup de femmes, jeunes pour la plupart, mais pas seulement, me parlent beaucoup de leur mère. De mon côté, je ne peux nier avoir une forte sensibilité à cette thématique qui aiguise spécialement mon écoute et oriente donc sûrement en partie la parole des analysantes, ce qui est peut-être un défaut, ou peut-être pas, c'est selon, en tout cas un point singulier que je cerne plus précisément avec le temps et l'expérience. Des moments de travail comme celui que vous avez provoqué aujourd'hui sont aussi l'occasion de l'interroger, ce dont je vous remercie.